

(Ce texte a été lu le 13 septembre 2016 en salle des Actes (TA 203) du site des Tanneurs de l'Université de Tours, en guise d'introduction de la soutenance / présentation de mon dossier d'HDR ; la lecture devait durer 20 minutes)

Nous y voilà.

Nous y voilà où ?

À un croisement possible entre plusieurs chemins disciplinaires. Trois, pour les plus apparents : sciences du langage, anglistique et langue et littérature françaises.

Des chemins, ou des murs, pensent les tenants de la trans-, voire de la post-disciplinarité. Pour ma part je choisirai des fils à funambule : le funambule, une des figures tutélaires du dossier que je viens présenter, en recherche d'un équilibre toujours temporaire. Même si parfois, c'en est fini des acrobaties, parce que, comme le dit la chanson d'Anne Sylvestre, je cherche un mur pour pleurer.

C'est parti : trois chemins, ou trois murailles, ou trois cordes disciplinaires.

Il serait pourtant si simple de parler de sections.

Et pourtant voici des images, plutôt que les termes consacrés. Je souhaite m'en expliquer tout de suite, même si cela nous fait rentrer brutalement dans le cœur du sujet, l'écriture dite littéraire, dite non académique, dite encore non scientifique, à l'université française. En ateliers, lieux d'habitation possible à une écriture balisée autrement que par les exercices canoniques.

Balisée autrement : il faut ne l'avoir jamais pratiquée pour croire que l'écriture dite encore de création est exempte de toute contrainte, de toute règle. Ces contraintes, ces règles, ces normes se négocient entre l'auteur, la « langue » et son texte dans ses caractéristiques propres – de genre, de période etc.

Hélas : qu'il serait bon de courir nus comme des dieux, gais comme des pinsons, et possédés du Grand N'importe Quoi, de la Totale Liberté, de la Licenciée Poétique. On s'interroge : les détracteurs de l'écriture non hétéronome fantasmeraient-ils ? Quelle chance : le portrait qu'ils font de l'écriture non académique est bien plus séduisant que la réalité telle que je la vis et la vivent nombre de chercheurs en écriture. Je les envie : ils ont su se créer leur lieu de tentation, de délices interdits. J'hésite même à les détromper : j'aurais l'impression de leur échanger le Plat Pays de Brel contre le Crazy Horse ou les

Folies Bergères.

J'aimerais ne pas y aller par quatre chemins, funambule ou pas : c'est probablement ce qui dans l'écriture de création inquiète : qui pose la norme. Plus qu'un possible lyrisme – on peut être lyrique et éloquent dans n'importe quel champ de la connaissance – plus qu'une trop grande charge affective – elle est dans le sujet scripteur semble-t-il, pas dans l'écriture – bref, l'écriture dite encore libre, si elle dérange, on peut croire que c'est par cette substitution de normes négociées, par le sujet avec et dans son activité d'écriture ... à des normes établies dans une tradition. Par tradition, entendons la pérennisation de ses pratiques par un groupe déterminé qui est parvenu à les institutionnaliser ; elles deviennent alors les seules légitimes, les autres étant qualifiées, au mieux, d'alternatives.

Des écritures « alternatives » proposées en ateliers donc, dans une démarche de formation, avec l'intention qu'ensuite les jeunes professionnels qui en ressentiront le besoin pourront – tenteront / oseront – expérimenter les modes d'écriture qui leur permettent de rendre compte au plus juste de leur recherche – modes d'écriture qui peuvent d'ailleurs coïncider avec les exercices canoniques : on peut s'exercer à l'essai par exemple, et constater qu'il ne permet pas de « communiquer » sa recherche aussi bien qu'un article typique de sa discipline. Il n'est nullement question de faire table rase de toute tradition – on voit mal comme ce serait possible d'ailleurs – mais de se souvenir qu'elle est issue d'un rapport de forces dont le résultat ne doit pas être naturalisé. Ceci rappelé, quelle est cette tradition aujourd'hui, ou disons depuis une dizaine d'années, alors que le modèle en sciences humaines a progressivement cessé d'être national – on n'écrit plus « contre » la rhétorique tout en lui empruntant ses stratégies actoriales. Notre modèle est en effet en passe de devenir nord-américain : les chercheurs sont invités à, voire sommés d'écrire toujours plus en anglais, mais peut-on écrire « en anglais » sans importer les modèles d'écriture de la science différents des modèles français ?

Enfin, mon dossier est consacré à des cheminements en écriture non mono- ou plutôt non unilingue, simplement parce que nous vivons dans un monde plurilingue dont même les institutions françaises admettent progressivement l'existence.

Des images, en ce qu'elles demandent du lecteur une interprétation. Même si tout peut devenir image :

parlez de sections et personnellement je vois un ver de terre tronçonné. L'usage des images est une invitation au dialogue. L'invitation sera acceptée ou pas. Mon expérience de chercheuse est en effet indissociable de mon expérience d'enseignante – j'ai toujours pratiqué les deux de concert. Or, dans cette expérience situable d'enseignante il me semble que de la solitude de ma /chair/, j'appelle à un échange. Lequel doit être impossible, car je reçois rarement de réponses.

Ainsi, de même que j'ai toujours enseigné avec ce que je suis (en partie bien sûr) – un clown blanc, qui fait rire depuis son fond de tristesse, et parfois s'interroger, pour mieux retenir / apprendre, mais dont on interrompt à peine la solitude – de même je ne peux faire de la recherche qu'avec cette tendance qui est mienne : de chercher quelqu'un à qui parler.

Pas n'importe qui, bien sûr : j'ai cessé d'aller en colloque à partir du moment où j'ai vu des collègues cesser d'écouter les intervenants ; j'en ressentais moi-même le besoin. Je n'y buvais plus les paroles de quiconque. Autour de moi, de fait, les collègues envoyaient des courriels, corrigeaient des copies, relisaient leurs cours et j'en passe. Autant mettre la télé en bruit de fond et continuer son tricot en rêvant à une vie écoulée.

On n'arrête pas le progrès. On n'y peut rien, c'est comme ça désormais, tout le monde fait pareil, me dit-on.

On n'arrête pas le progrès. Peut-être.

Le progrès se porte très bien sans moi, toutefois.

Je m'assois à la table imaginaire près de la femme qui tricote, la télé en bruit de fond, et j'écris ces images pour ce qu'elles ont d'inachevé et me permettront, si personne ne souhaite s'en saisir, de poursuivre un monologue habité des voix qui m'assiègent, pour reprendre le titre d'Assia Djébar. Ces images qui me permettent de faire tourner ma machine à /chercher à comprendre/ et connaître.

Et qui font qu'on écoute les clowns blancs, d'ailleurs, bizarrement : effet de nouveauté, probablement. À moins que cette écoute attentive qu'ils rencontrent plus souvent qu'à leur tour ne nous dise quelque chose de nos écritures et communications académiques contemporaines.

Images...

Ainsi de gibecière et de musette – pourquoi choisir gibecière plutôt que musette ?

Dans la phrase qui suit, que voici :

– Ce que je dis là est à peine intéressant : du simple bon sens.

Jamais je ne m'en méfierai assez, du bon sens ; qui constitue ma gibecière à pré-conçus. Ou ma musette à préjugés ? Il faudra y réfléchir. Je n'en ferai pas mon objet ici, mais je sais que cette distinction posée – en ce qu'elle fait remonter des souvenirs d'enfance, des souvenirs de lectures scolaires, où sont nées mes préoccupations en matière de langues et de domination – je devrai y revenir.

Car je peux montrer plus que je peux dire ; comme on peut montrer *où* on a « trouvé » plutôt que *ce* qu'on a « trouvé ».

D'autant que l'exploration transdisciplinaire vulnérabilise et que je dois méfier de *tout* ce que je dis : toute évidence d'une discipline – celle où l'on s'est formé par exemple, où l'on a effectué les premières lectures déterminantes – peut être battue en brèche par d'autres – parfois ses disciplines d'élection, comme on le dit d'une terre.

À qui aime les certitudes et confond humilité et fausse modestie, c'est parfaitement déraisonnable, la transdisciplinarité.

Comme ça peut être parfaitement stimulant.

Enfant je courais la campagne ; mon corps se sédentarisant, il me reste les espaces infinis de la recherche intellectuelle où je ne trouve de grillages, barrières et barbelés que ceux érigés par mes impossibilités.

M'élançant donc de la plate-forme où je m'appuie pour pleurer, occasionnellement – il y a ce solide-là, peut-être un socle trans-disciplinaire, celui du praticien de sciences humaines qui ne veut s'interdire aucun outil ni aucune piste – et lançant des appels à l'écriture – car ce que nous avons à nous dire, êtres humains préoccupés de notre humanité, est trop complexe pour l'oral – ma main lâchant le mât où j'en ai fini de pleurer, je tente un premier pas, funambule concentré mais heureux. De ma perche d'équilibre, recourbée aux extrémités, et par un système ingénieux de crochets, je peux tirer à moi un fil ou un autre.

Évidemment, les risques de chute sont plus nombreux qu'assise sur un tabouret.

Mais j'ai besoin d'espace et plus on s'étire pour atteindre les branches les plus hautes pour voir plus loin, plus grande est la chute, bien sûr.

Enfant (encore) j'avais les genoux couronnés et les ongles en deuil à force de mordre la poussière. Je m'en suis remise et je n'ai perdu le goût de rien. Mon désir et ma curiosité sont vivants, c'est bien là l'essentiel.

Je cours, je furète, j'explore, mais je ne me bats plus autant qu'autrefois, tout de même. Dans mon quotidien – de fille à ses parents, qui se débat toujours dans les sables de son enfance ; dans mon quotidien de mère et de compagne, et dans mon quotidien d'enseignante. J'en découds ; je bataille.

Dans mon quotidien de collègue ?

Non, aussi peu que possible : il y a trop de coups reçus et trop de coups donnés, qui m'évoquent des choses bien plus laides que des bagarres d'enfants. Et dans un milieu peu familier de la solidarité, les évolutions récentes imposées à l'Université créent des lieux d'embuscade. Je n'ai aucun *talent* pour ces combats-là, pas plus que pour les querelles scientifiques – n'épuisons pas nos forces.

D'un fil j'en tire un autre à moi, du bout de ma perche, et je continue à poser un pas devant l'autre.

Nous y voilà. Au talent de la défense scientifique que j'ai maigre, anémié – en anglais, la soutenance est dite *defense*.

Mais nous ne sommes pas dans l'arène. Il existe d'autres règles que celle de l'agôn ; de la compétition ; même de l'émulation : des règles pour une recherche de coopération dans la complémentarité.

Comme vous m'avez accompagnée et soutenue depuis deux ans, épaulée jusqu'ici dans ma course aux obstacles, je sais que nous allons parler des talents que je peux mettre à la disposition de cette recherche coopérative en complémentarité.

Notez bien, cela me gênerait presque, qu'on y parle de mes talents : le système éducatif français m'a habituée à voir exclusivement ce que je ne sais pas faire. Mes manques. À tout le mieux, à ce que je pourrais faire mieux.

Peut mieux faire.

Mais nous allons parler de mes talents.

Du coup, j'entame un exercice de pensée divergente, comme l'appellent certains praticiens d'ateliers d'écriture, histoire de nous perdre ensemble hors des sentiers mille fois battus.

Connu par la parabole biblique, le talent désigna d'abord le plateau d'une balance, puis un poids d'entre vingt et vingt-six kilos qui servait d'unité de compte, en or ou en argent.

J'ai reçu quelque chose – peut-être, je ne peux en faire que l'hypothèse et échafauder à partir d'elle. Si je crains de me laisser surprendre, si je crains d'errer, je ne vérifierai jamais que ce que je cherche à voir, dans ce fait éminemment complexe qu'est la vie de chacun.

Disons plutôt, donc, si j'ai reçu quelque chose, c'est, peut-être ... une hypersensibilité à la douleur et à la souffrance.

C'est bête : la souffrance des autres me fait mal. Alors que je vois bien que certains elle indiffère. Les plus chanceux ne la voient même pas.

J'ai reçu ça, c'est là, et extrêmement pénible, ce fond mélancolique de clown blanc.

Ainsi, il me semble « voir » la souffrance de certains étudiants comme à travers une loupe : énorme. Sans rapport même, c'est tout à fait envisageable, avec ce que ressent réellement l'étudiant – ces choses-là sont difficiles à vérifier.

Cela, que j'ai reçu – peut-être, mais peu importe, en observant souffrir des grandes personnes qui se déchiraient et dont la souffrance par conséquent me paraissait démesurée, à moi petite et impuissante – ça, c'est ce qu'on appelle familièrement un sacré handicap.

Il m'a été donné un sacré handicap.

J'ai côtoyé le handicap, du reste, en la personne d'un oncle non-voyant. On attendait de lui que ça ne se voit pas – il devait porter des lentilles à l'apparence d'un iris, ou des verres fumés. C'est ce que les anglophones appellent *ablism*, de *able*, capable : un ensemble de discriminations visant à ce que les

personnes en situation de handicap fassent oublier leurs écarts par rapport à la norme ... laquelle est ce qui les définit comme handicapés.

C'est pour cela que certains contemporains préfèrent l'expression « en situation de handicap », à partir notamment d'expériences plongeant des voyants dans des lieux adaptés habités par des non-voyants, sans marquage visuel des murs par exemple : les voyants se trouvèrent en situation de handicap, incapables de se repérer.

Pour en revenir à mon oncle, on me fit également croire qu'il possédait un odorat et une ouïe supérieurement développés – ce qui s'avéra incertain, car il avait été éduqué dans un environnement ablist, où il lui fallait tenter de faire oublier son handicap et s'efforcer de vivre au plus près de la norme, plutôt que de tenter de « tirer le maximum » de sa spécificité. Il aurait en effet pu apprendre à sur-développer ses autres sens, mais on ne l'y encouragea pas.

Deux sacrés handicaps : une hypersensibilité à la souffrance ; l'absence d'un sens, la vision.

Dans la parabole biblique des talents, trois esclaves reçoivent de leur maître qui doit s'absenter une quantité variable de talents : un, deux et cinq. Le premier esclave s'empresse d'enfouir son talent. Les deux autres, au retour du maître, peuvent lui en rendre le double.

Le maître traite le premier esclave de paresseux et donne son unique talent à celui qui en avait dix. La morale de la parabole dit : « à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré ». Les commentateurs de la parabole y lisent la leçon suivante : il ne faut pas laisser dormir un don reçu du ciel.

Soit.

Imaginons la scène : le maître s'éloigne, l'esclave le moins favorisé jette des regards anxieux autour de lui et se hâte d'aller enterrer son unique talent. Et s'il allait le perdre ? Ou plus vraisemblablement s'il se le faisait voler, car perd-on un objet de vingt à vingt-six kilos ? Voler par le troisième esclave par exemple, qui, pour transporter ses dix talents, dispose probablement d'une charrette – il a fait valoir que pour porter ces dix talents et les autres qu'ils ne manqueraient pas d'attirer, une mule ne suffirait pas. D'ailleurs, il est probablement le favori du maître – il reçoit après tout cinq talents, et est récompensé

de les avoir doublés, alors que le deuxième, pour le même effort – il passe de deux à quatre – ne reçoit rien.

Au moins le deuxième peut-il se dire : si je perds l'un de mes deux talents, je pourrai toujours essayer de faire fructifier celui qui me reste, et ne pas si mal m'en tirer, ma foi.

Oublions l'esclave sans ambition, qui « la joue petit » et opte pour la prudence. Peut-être en aurait-il été autrement, dans un environnement plus favorable, celui créé par la confiance du maître par exemple, plutôt que l'injustice criante d'être dès le départ le plus mal loti, le plus délibérément mis en difficulté. Je le répète : qu'advierait-il de lui, s'il perdait cet unique talent qui n'est même pas le sien ? Oui, tentons d'oublier ce *loser* pour penser au deuxième esclave.

Efficace et discret, celui-là : reçoit deux talents, rien d'excessif, de tape-à-l'oeil ; n'est pas récompensé pour son effort, ne suscitera donc aucune jalousie et poursuivra sa vie sans heurts, ni héros ni anti-héros.

Pourtant, ils ont dû lui peser, ces deux talents. Vu qu'on n'est pas chétif sinon on ne serait pas esclave chargé de la fortune du maître, une unique masse de vingt à vingt-six kilos, ça se déplace à bras-le-corps, ou sur le dos. De l'or ou de l'argent, ça pèse, l'objet n'est donc pas trop volumineux. Pour preuve, le premier esclave va l'enterrer sur le champ.

Deux masses de vingt à vingt-six kilos, l'esclave n°2 pouvait en faire quoi ? En charger les deux sacoches symétriques d'un âne, une bête assez solide pour porter entre 80 et 104 kilos au retour.

Cela nous fournirait une autre explication sur la conduite du *loser* : son talent, il était trop lourd pour être porté bien loin, et pas assez pour lui permettre de prétendre à un âne, d'autant qu'il n'inspire pas la confiance, le maître ne l'ayant chargé que de cette maigre part de sa surabondance.

Nous vivons dans une société *ablist*, je pense qu'on m'accordera volontiers ce constat. Nous sommes tous jugés à l'aune d'un idéal par définition hors de portée et il suffit de peu pour passer de able à disabled, de capable à incapable, de la capacité à l'incapacité.

Si vous avez la chance d'avoir été épargné par la *lose* – pas de handicap qu'on attend que vous fassiez

fructifier sans vous en donner les moyens et que la prudence la plus élémentaire vous pousse à tenir caché – si vous avez été épargné par la lose, faites profil bas : prenez vos deux talents, doublez-les, remettez-les au maître et poursuivez votre vie d'esclave.

Ce que je viens de dire n'a de sens que si l'on sait que « handicap » désignait à l'origine une course qui tentait d'offrir à tous les concurrents des chances égales de succès en imposant par exemple aux meilleurs des poids plus lourds à porter, ou des distances plus longues à parcourir. C'est ensuite devenu un désavantage imposé dans une épreuve à un concurrent plus prometteur que les autres, et enfin ce qui entrave le développement, empêche d'exprimer au mieux toutes ses possibilités ou d'agir en toute liberté.

On peut synthétiser en disant que le handicap restreint, contient, refrène, mais quelque chose de manifestement plus puissant que la moyenne – une moyenne, soit dit en passant, pas une norme.

Il me fut donc confié un talent-handicap – une hypersensibilité à la souffrance.

Je serais l'esclave n°1, je ne me trouverais pas ici aujourd'hui.

L'esclave n°3 est parti si vite que je le distingue à peine, dans le lointain de son éclatante réussite.

Par conséquent je suis l'esclave n°2.

On m'a confié un âne, donc.

J'ai grand respect et affection pour cette bête, robuste, tout-terrain, et tenace.

Mon âne à moi s'appelle l'art de manier les mots – un art qui se fait naïtre, se soigne et se promène régulièrement – mon âne, vous dis-je ; les ânes ne tombent pas du ciel et ils travaillent dur.

Quel est mon deuxième talent ?

Je vais vous le dire : il est que le maître ne me distingua point.

Ni au départ, ni à l'arrivée – pourtant, on l'a vu, j'ai autant mérité que mon troisième compère, j'ai doublé mon nombre de talents. Le maître m'en a donné moins pour commencer, il ne s'intéresse pas à mon égal effort quand j'ai fini : je soupçonne que je ne suis pas un homme.

Je ne suis pas un homme entier et valide, j'officie à l'étable plutôt qu'à l'écurie, c'est moi qui nourris et soigne l'âne, la bête m'est attachée.

Alors elle me demande – car quand je ne monologue pas, je parle aux animaux et je comprends leur langage :

– Hi han, t'as vu, tes talents, il les a à peine regardés, cela valait bien la peine qu'on travaille si dur. Hi han, tu vas faire quoi, maintenant ?

Et moi je lui réponds : – Que veux-tu qu'il me reste à faire ? À m'émanciper, voilà.

Qu'on m'autorise maintenant à lire quelques-unes des citations que j'ai fait fructifier avant de venir déposer les talents qui m'ont été confiés :

citation 1 :

+ lue sur la liste du Réseau Francophone de Sociolinguistique, à propos du terme « indigène » une remarque de Robert Nicolaï (courriel du 5/09/2016) qui l'utilisait dans les années 70, par CHOIX et « PROVOCATION », écrit-il, le premier en majuscules, le deuxième entre guillemets, avant de commenter : « Certes, c'était dans des lieux de parole (colloques, etc.) que j'avais sciemment utilisé ce terme. Pas dans le texte de ma thèse de l'époque sur ces mêmes populations, car *la dimension contrainte, académique... et l'épée de Damoclès de la sanction* envers le postulant chercheur que j'étais dans le tout début de ces années 70 pouvait faire effet. »

citation 2 :

+ extraite de *La Société comme Sanction*, du sociologue Didier Eribon¹ :

Tout « radicalité » est provisoire [...] On se sent tenu d'aller un peu plus loin. Pour percer un peu les mystères de la magie sociale dont la terrible efficacité permet aux mécanismes de la domination de se perpétuer et à l'ordre politique de se maintenir [...] *Cela ne signifie-t-il pas que chacun de nous participe ? [...] Quelle adhésion tacite ou explicite* – et, dans tous les cas, toujours plus forte qu'on ne croit ou qu'on ne voudrait – cela suppose-t-il aux structures sociales et mentales dont nous héritons ? [...]

et citation 3 du même ouvrage² :

1 Eribon, D. (2013). *La Société comme verdict*. Paris : Fayard (coll. Histoire de la pensée), pp. 10-11.

2 P. 51.

+ il existe une « inégalité indépassable entre, d'un côté, ceux qui subissent ou savent qu'ils peuvent subir la violence et, de l'autre, ceux qui l'instituent et la perpétuent ou, même, ceux qui, tout simplement, ne la perçoivent pas, ne l'imaginent pas, en minimisent la portée, car ils sont du « bon côté » et ne risquent donc rien.

+ citation 4, extraite de *Nulle part dans la maison de mon père* d'Assia Djebar³ :

Les livres, les fictions, les théories, les épopées, les emportements lyriques, tout ce bouillonnement ne t'aurait donc servi ni à te stimuler, ni à t'alerter, ni à t'épurer ... seulement à t'assoupir, à te faire fuir dans les fumées de l'imaginaire, à te dissoudre – non plus à te projeter, à t'inciter à défier les machines, la tempête, la vitesse : non, seulement à dormir (...) Les mots t'ont perdue, les langues mortes t'ont enterrée (...) tous tes romans, tes poèmes, tes paroles de solitaire [...] ne furent que des remèdes dérisoires, fuites qui ne s'avouent pas, paix si peu méritée puisqu'elle n'est pas celle de l'inlassable quête, aiguë et scrupuleuse.

+ citation 5, de *L'Adieu au voyage* de l'ethnologue Vincent Debaene⁴ :

La littérature est d'abord un espace de discours circonscrit, soumis à des déterminations historiques et sociologiques qui le dépassent [...] Il reste [cependant] à faire le pari que la littérature se fait parfois (car ce n'est nullement un privilège d'essence) le lieu d'une pensée propre, pensée qui ne pourrait se dire autrement et s'élabore au nœud d'une forme et d'un discours.

+ Ainsi que, citation 6, du même ouvrage⁵ :

Il s'agit non d'abandonner la distinction entre science et littérature en tant que telle [...] mais plutôt d'adopter un point de vue anthropologique à son égard, en la considérant d'abord pour ce qu'elle est : un fait social et culturel dont l'étendue et les ramifications sont singulièrement amples, depuis l'organisation des institutions de savoir et de formation jusqu'à la détermination des psychologies individuelles. Il y a fort à parier qu'une comparaison interculturelle dénaturerait en particulier le schème historique latent qui sous-tend cette division, et qui veut que « la » science s'empare d'objets toujours plus nombreux et toujours plus variés, reléguant du même coup du côté de la littérature les

3 Djebar, A. (2007). *Nulle part dans la maison de mon père*. Arles : Actes Sud (coll. Babel), 2010), pp. 426-7.

4 Debaene, V. (2010). *L'Adieu au voyage, l'ethnologie française entre science et littérature*. Paris : Gallimard (coll. NRF), p. 480.

5 P. 484-485.

restes de son entreprise ou ce qui lui échappe « encore ». L'anthropologie [...] invite à revoir ce modèle archaïque de constitution des sciences et à reconsidérer le partage entre science et littérature [...] pour la comparer à d'autres partages et à d'autres découpages, à la fois dans notre société et dans d'autres sociétés.

+ Et, pour conclure, la citation 7, toujours de *L'Adieu au voyage* :

S'il semble possible de dégager les critères caractérisant un énoncé scientifique, si, en tout cas, une communauté – celle des savants – peut s'accorder pour sanctionner la recevabilité d'un propos et imposer ce jugement à tous [...] il n'en va pas de même pour un énoncé littéraire, en particulier à l'époque moderne, où les poétiques normatives ont disparu et où la définition de la littérature semble constamment remise en jeu⁶.

6 P. 32.